



Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ

14, rue Drouot (Paris 9^e) — Téléph. : CENTRAL 68-70

RÉDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2^e) — Téléph. CENTRAL 80-62

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.

Il faut parler

Naturellement, tout le monde ne sera pas satisfait du vote du Conseil national du parti socialiste. Dans le parti même, je doute que les louanges prodiguées par la Libre Parole et l'Action Française à MM. Renaudel et Sembat fussent suffisantes à calmer le dépit des chefs de la majorité, qui ont vu se grouper contre eux une minorité imposante, sachant ce qu'elle veut, ayant un programme clair, une volonté précise et définie.

Pour nous — et nous ne le disons pas pour retourner le fer dans la plaie — nul résultat n'aurait pu nous satisfaire davantage.

Nous l'avons dit avant cette réunion du Conseil National : un devoir prime les autres ; il faut parler clairement.

Les deux textes sur lesquels se sont divisés les représentants du parti socialiste sont clairs, et disent, aussi utilement, exactement ce qu'il fallait dire.

« Le Conseil National demande au parti, à tous ses représentants, dit la motion de la majorité, d'obtenir du gouvernement des déclarations fermes et nettes sur les buts de guerre de la France ».

Et la minorité complète ce texte en ces termes :

Censuré

N'oublions pas que deux ministres et demi participaient aux débats qui aboutirent au vote de ces résolutions.

Elles viennent à point après les manifestes publiés il y a quelques jours par l'empereur d'Allemagne.

Le Kaiser disait : La responsabilité pour toutes les effusions ultérieures du sang reste exclusivement sur nos ennemis.

S'adressant à ses soldats, il ajoutait :

Nous sommes obligés de continuer une lutte sévère afin d'assurer la sécurité de la patrie bien aimée et de conserver l'honneur et la grandeur de l'empire.

Et, dans ce journal, notre éminent collaborateur le général N... commentant ces déclarations concluait :

« Il (le Kaiser) ne pourrait pas parler ainsi si les gouvernements alliés, une bonne fois, en langage clair, disaient leurs intentions. Que voulons nous exactement ? Qu'exigeons-nous de l'Allemagne et de son empereur ? Qu'on parle net et haut : c'est l'heure ».

Majorité et minorité ont dit ce qu'il fallait dire. Le Gouvernement français est invité à parler. Et comme le Gouvernement français est un gouvernement républicain qui tient compte des courants d'opinion et de la volonté populaire, il enregistrera comme un avertissement précieux le débat et les conclusions du Conseil National du parti Socialiste, et il dira ce que toute la démocratie attend qu'il dise.

Au surplus, s'il se taisait, les socialistes du Parlement, ceux de la majorité comme ceux de la minorité, liés par les décisions qui viennent d'être prises, ne manqueraient pas de provoquer les débats nécessaires.

Vous voyez bien que les délégués socialistes au Conseil National n'ont pas perdu leur temps !

Jean GOLDSKY.

LEUDI 4 PAGES

Leur opposition

«...Et ils suivent le Kaiser quand même.»

(Déclarations de M. Renaudel au Conseil National.)

Londres, 1 août. — On croit que le Berliner Tageblatt a été interdit pour une longue durée, sinon même pour toute la durée de la guerre, car la rédaction fait paraître ce journal sous le nouveau titre de Berliner Volkszeitung.

Amsterdam, 7 août. — M. Mayer, le gérant du Vorwaerts, vient d'être arrêté. On ignore les motifs de cette décision. — (Agence Radio.)

Conseil des ministres

Les ministres se sont réunis ce matin à l'Élysée sous la présidence de M. Poincaré et se sont entretenus des affaires diplomatiques militaires et navales.

Les Républicains aux Armées

M. Jean Appleton, professeur à la Faculté de droit de Lyon, vient d'être nommé commandant et chevalier de la Légion d'honneur. Il était déjà décoré de la Croix de guerre.

Voici sa citation :
« Appleton (Jean-Charles-Joseph), chef de bataillon de territoriale, commandant une base ; d'un zèle inébranlable, rend des services les plus

appréciés dans des fonctions particulièrement délicates ; a déjà reçu la Croix de guerre ».

M. Jean Appleton fut à Lyon l'un des membres les plus actifs de la Ligue des Droits de l'Homme, et l'un des orateurs les plus acclamés par les démocrates du Sud-Est dans les réunions organisées pendant l'affaire Dreyfus, pour combattre le nationalisme menaçant et dénoncer les excès de militarisme.

Le Vin des Poilus

À la suite du vote par la Chambre de la résolution de M. Henri Cornévois, portant à un demi-litre la ration de vin des poilus il avait été entendu que cette mesure entrerait en vigueur en septembre prochain.

En justifiant son intervention par la température élevée que nous subissons en ce moment, M. Henri Cornévois a demandé à M. Joseph Thierry d'avancer au 15 août la distribution de la nouvelle ration.

Le sous-secrétaire d'État vient de faire connaître au député de la Creuse qu'il a décidé de faire droit à son désir et que nos poilus toucheraient un demi-litre de vin à partir du 15 août prochain.

A BATONS ROMPUS

Ma concierge est une personne assez remarquable. D'âge largement canonique, le teint bilieux, une petite tête agitée au bout d'un cou long et maigre de poule, elle est constamment en mouvement, trottant ici, sautillant là, comme une vieille bique, dont elle a la maigreur. A cinq heures du soir, elle n'est encore ni peignée ni débarbouillée ; au ras de son cotillon mal agrafé on voit des bas en tirebouchon, et ses pieds plats nagent dans des savates déoussées.

Elle n'est ainsi débraillée et désordonnée que depuis la guerre.

Elle se croit, en effet, obligée de suivre le tourbillon des événements, plutôt que de soigner sa tenue et de donner à son allure la dignité qui convient à l'immeuble dont elle a la garde.

Tour à tour, et parfois simultanément, elle a été jetée dans les plus tumultueuses indignations et les plus déçantes espérances, par les informations sensationnelles de notre presse.

Elle a secouru et consolé les réfugiés belges, et, durant de longs jours, elle a déserté sa loge et harcelé toute la rue de sollicitations pathétiques, pour leur porter des vieilles hardes qu'ils refusaient avec dédain, du tabac à fumer qu'ils chiquaient, et des pièces de monnaie qu'ils convertissaient en bouteilles de « gueuse lambic ».

Elle a fait une dizaine de fois le voyage du Bourget pour lancer des bananes et des oranges aux Peuhls et aux Marocains, des fleurs aux Tomyes, des baisers aux Gourkas, et de glapissants anathèmes aux prisonniers allemands.

Censuré

Ses rêves se peuplent de visions miraculeuses ; ce ne sont que cosques embrochant des douzaines de honveds à leurs lances ; rouleaux compresseurs lancés à des vitesses vertigineuses sur toutes les routes de l'Autriche, de l'Allemagne, de la Bulgarie et de la Turquie ; bersaglieri grimpaient, plumes au vent, sur les cimes les plus abruptes et tiraient après eux des canons gros comme la colonne Vendôme ; poilus en bleu horizon pourchassant à grands coups de godillots dans les bombes des cohortes d'Allemands dépenaillés, vermineux et squelettiques, qui n'ont même pas le temps de se retourner pour faire « Kamrades ! »

D'autres fois, des cauchemars hideux l'assailent ; ce sont des tableaux d'horreur où la fiction aggrave le réel ; où des souvenirs d'un passé déjà lointain se mêlent aux images du présent ; tortures infligées aux noirs du Congo belge ; cadavres d'Africain décharnés défilés par les balles dum-dum ; pogroms en Russie ; torpillage de la « Lusitania » ; sac de Louvain.

Exaltée ou opprimée par toutes ces hallucinations, elle n'entend point les locataires sonner, et les laisse des quarts d'heure à la porte après de la poubelle débordante et malodorante.

Mais elle n'est pas seulement patriote ; elle est socialiste. Elle ne s'en vante pas toujours ; car elle appréhenderait la réprobation du propriétaire, et l'antipathie de deux ou trois « bourgeois » qui lui donnent de grasses étrennes. Elle se décida seulement à avouer ses opinions, quand Hervé affirma qu'il ne devait plus y avoir de lutte de classes et que la vraie doctrine socialiste était basée sur la subordination fraternelle du prolétariat au capitalisme.

Depuis cette époque, elle encombre les loges de ses collègues et les boutiques de ses fournisseurs, de diffuses et véhémentes déclarations inspirées de la lecture de la « Victoire » et de l'« Humanité ».

Pour achever d'affirmer son socialisme « moderniste », elle a confié sa nièce aux « bonnes sœurs ».

Ce matin, contrairement à son habitude, elle était propre et calme.

Je m'enquis des causes de ce prodigieux événement.

Elle me répondit : « Je connais un huissier aux Travaux publics. Il va tâcher de m'introduire auprès de M. Sembat... Il faut absolument que je le félicite de son intervention au Conseil national ».

Monsieur BADIN.

LA GUERRE

Le front principal

Les Italiens viennent de remporter un joli succès sur l'Isonzo inférieur. Ils ont attaqué des positions autrichiennes particulièrement fortifiées, cependant que dans le secteur de Monfalcone, ils s'emparaient de la cote 85, faisant 3.600 prisonniers, dont une centaine d'officiers.

C'est très bien. Justement, on commençait à se demander si nos alliés méridionaux n'allaient pas laisser passer l'heure d'intervenir à leur tour vigoureusement et utilement, jouant, eux aussi, leur partie dans la bataille unique.

On ne permettra tout de même de mêler à ma louange l'écho de quelques critiques. Il vaut mieux les publier que les laisser se répandre sous le manteau.

Que les Italiens, après avoir repris une à une les positions qu'ils avaient perdues, s'efforcent de progresser à nouveau vers Trente et vers Trieste, c'est assurément d'un présage heureux en même temps que d'une bonne tactique.

Mais cela ne suffit peut-être pas. Le sort de Trente et de Trieste ne dépend pas seulement des positions occupées par les troupes italiennes à Gorizia et à Monfalcone. Nous avons dit — après le Mont — que

Censuré



L'intérêt de l'Italie, aujourd'hui, c'est la victoire de l'Entente et l'Entente ne peut

Censuré

GENERAL N...

Les Allemands ont repris Thiaumont

Légers progrès de nos troupes à Hardcourt

Communiqué officiel

8 Août — 15 heures

Au Nord de la Somme, notre infanterie opérant à droite des troupes britanniques, au cours d'une attaque dirigée par nos alliés sur Guilleumont, a réalisé une avance à l'Est de la cote 139, au Nord d'Hardcourt, et a fait une quarantaine de prisonniers. À l'Est de la ferme Moncau, les Allemands ont tenté par deux fois ce matin de nous reprendre les tranchées que nous avions conquises hier. Repoussés à chaque tentative par nos feux d'infanterie, l'ennemi a dû se replier, laissant de nombreux cadavres et des armes et munitions. Le nombre des prisonniers valides que nous avons faits hier dans cette région, atteint 230, dont 2 officiers.

Sur la rive droite de la Meuse, le bombardement a repris pendant la nuit avec une violence accrue. À l'Est de la cote 139 (Nord d'Hardcourt), extrême sud sur le front Thiaumont-Floury. Vers 5 heures du matin, les Allemands ont lancé sur nos positions, depuis le village de Fleury, jusqu'au Nord de l'ouvrage de Thiaumont, une série de puissantes attaques à gros effectifs et accompagnées de tirs de barrage de 210, en arrière de nos lignes. Toutes les attaques ont été arrêtées le long de la route de Fleury et dans la vallée par nos feux de mitrailleuses, qui ont causé de grandes pertes à l'ennemi. Les Allemands ont réussi à prendre pied dans l'ouvrage de Thiaumont, après une lutte acharnée qui se poursuit encore à l'heure actuelle.

Les Anglais sur la Somme
Londres, 8 août. — Les journaux de ce matin consacrent de longs éditoriaux à l'avance sur la Somme. Le « Times » dit : « Si l'avance sur la Somme est maintenant plus lente elle est solide car les Allemands ne parviennent pas à reprendre le terrain qu'ils ont perdu. De plus, il est indéniable que notre pression épaisse terrifiantement les ressources de l'ennemi, et qu'il devient de plus en plus difficile pour celui-ci de trouver des hommes pour alimenter ses lignes sur les deux fronts. »

« Le Daily Telegraph » : « Peu à peu, à mesure que les mois s'écouleront, nous nous persuadons de plus en plus que si nous mettons à profit toutes les occasions et toutes nos ressources, non seulement nous pourrions arrêter l'ennemi, mais encore le vaincre. Tel est l'état d'esprit dans lequel nous avons commencé cette troisième année de guerre. »

La bataille de Verdun
Berne, 8 août. — La « Gazette de Berlin » dit dans son éditorial de ce matin : « La contre-offensive française à Verdun a été faite avec beaucoup d'énergie et une grande bravoure. Elle a valu à nos adversaires quelques succès locaux importants qui ne doivent pas être dépréciés. »

« Au point de vue tactique la perte du village de Fleury est d'une grande importance. »

Les Russes sur le Sereth
COMMUNIQUE OFFICIEL
Petrograd, 7 août. — Communiqué du soir du grand état-major :
FRONT OCCIDENTAL
Sur le Stokhod, dans la région de Zaretskie, nos éléments, par une attaque impétueuse, sans coup férir, ont délogé l'adversaire d'une partie de ses tranchées qu'ils ont occupées, faisant prisonniers 12 officiers environ et 200 soldats et prenant une mitrailleuse.

Sur le Sereth, dans le secteur occupé au cours de la journée, nous avons développé quelque peu notre succès dans la partie nord. Ici se sont distingués par leur fougue les détachements de la réserve territoriale de Woroneghe emportés par l'élan général de nos troupes qui ont attaqué l'ennemi.

Dans cette région, au cours de la journée du 6 août, nous avons fait prisonniers 13 officiers et environ 2.000 soldats, dont une partie allemande ; nous avons pris deux obusiers et quelques mitrailleuses. Le combat a revêtu un caractère d'extrême violence. De nombreux blessés austro-allemands arrivent.

FRONT DU CAUCASE
Sous la poussée des Turcs, notre détachement en opération s'est replié dans la région à l'est de Kermanchak.

L'AVANCE DU GENERAL SAKHAROFF
Londres, 8 août. — Du Times :
« Quoique son avance ait été grandement gênée par les pluies ininterrompues qui ont transformé le terrain en un vrai marécage, et l'ont empêché de tirer un parti complet de sa victoire au sud de Brody, le général Sakharoff continue à faire des progrès éminemment satisfaisants. »

LA TRAVERSEE DU SERETH
Londres, 8 août. — On mande de Petrograd aux Daily News :
« La traversée du Sereth par les troupes du général Sakharoff doit être considérée :
1. Comme un pas préliminaire rendant sans valeur les prochaines lignes de défense organisées par l'ennemi ;
2. Comme une menace immédiate dirigée contre les Autrichiens au nord et à l'ouest de Tarnopol ;
3. Enfin, comme une diversion qui pourrait aisément, et à bref délai, devenir très sérieuse. »

« Dans la lutte colossale engagée en avant du Stokhod, les Allemands ont jeté l'inté-

gralité de leurs réserves ; les Russes ont répondu en amenant leur garde. Jamais, depuis le commencement de l'offensive, autant de forces n'avaient été, de part et d'autre, concentrées sur le front russe. »

L'EVACUATION DE LEMBERG
Zurich, 8 août. — On confirme de Bucarest que Lemberg a été évacué le 4 août par les autorités et la population civile.

Une proclamation du gouverneur autrichien de Lemberg, annonçant cette mesure, se termine ainsi : « Si la fortune des armes ne nous permettait pas de défendre actuellement Lemberg, nous serions prêts à sacrifier tout ce qui nous reviendrait en force pour l'arracher à nouveau à la domination de nos ennemis. » — (Information.)

Le sort du « Brémén »
Berne, 8 août. — Le « Berner Tageblatt », organe tout dévoué aux intérêts allemands, laisse supposer dans une note assez ambiguë que le « Brémén » a dû couler par suite d'une avarie de machine. On n'entend plus parler du bateau, dit le journal, personne ne sait où l'équipage a pu trouver la mort, mais en tout cas le courage héroïque de ces pionniers leur assure le respect de tous.

Petites Nouvelles
— Un torpilleur endommagé, sa cheminée démolie, a été signalé comme il passait à la remorque dans le direction de Zébrugg. Le torpilleur avait sans doute pris part au dernier combat naval. — (Radio.)

— Le roi Constantin est parti ce soir à bord de la canonnière « Canaris ». Le souverain se rend à Patras pour assister aux obsèques du général Manoussoyanakis décédé hier. — (Radio.)

L'Offensive de l'Isonzo
Milan, 8 août. — La nouvelle du commencement de l'offensive sur l'Isonzo a produit à Rome la meilleure impression. On se livre, principalement dans les milieux parlementaires et politiques, à de très beaux pronostics. On relève que la proportion des officiers prisonniers est significative.

Le Corriere della Sera écrit :
« Le commandement autrichien doit être aujourd'hui complètement désillusionné. Loin d'avoir réussi à absorber toute notre

activité militaire dans le Trentin où l'on annonce encore aujourd'hui la conquête d'une forte position, il doit faire face à présent, sur l'Isonzo, à une nouvelle offensive. On ne connaît pas encore les détails de cette nouvelle action, mais le chiffre des prisonniers et l'énumération du butin parlent éloquentement sur l'importance des succès. Si nous ne nous trompons pas, jamais, au cours de cette guerre, les prisonniers faits dans une seule journée n'avaient atteint un pareil chiffre. »

Bourse de Paris

DU MARDI 8 AOUT 1916

Marché soutenu ; la Banque de France réalise de nouveaux progrès, les Industrielles russes consolident leur avance et les diamantifères marquent des velléités de reprises.

Fonds d'Etat : Français 3 p. 100, 64 ; 5 p. 100, 89,75.

Actions diverses : Banque de France, 5.235. — Banque de Paris, 1.150. — Nord de l'Espagne, 438. — Saragosse, 435. — Métro, 459. — Omnibus, 452. — Thomson, 640. — Caoutchoucs, 97. — Brianks ord., 402. — Toula, 1.215. — Malizoff, 684. — Hartmann, 427.

Valeurs minières : Bakou, 1.370. — Spiess, 19,75. — Lianosoff, 334. — Boléo, 840. — Cape-Copper, 116. — Chino, 237. — Utah, 471. — Rand Mines, 100. — Middeltonlein B, 189,50. — Chartered, 18,75. — De Beers ord., 314,50. — Jagersfontein, 31.

AUX HALLES

Il est arrivé ce matin aux Halles 30.000 kilos de volaille et 30.000 kilos de marbre. Environ 240 personnes sont venues s'approvisionner à la vente au détail.

La resserie comporte 130 kilos de volaille seulement, et 5.700 kilos de poissons.

JEUDI PROCHAIN
Grand Concours des Lois Sociales
SIMPLE, INTÉRESSANT, FACILE

5.000 francs
DE PRIX EN ESPÈCES

Nombreux prix en nature

Dans Paris

Le cadavre d'une femme paraissant âgée de 35 ans environ, et qui paraît avoir séjourné dans l'eau pendant une huitaine de jours, a été repêché ce matin, quai aux fleurs, vers 6 h. 30. Le corps portait une jupe et un corsage noirs, des bas noirs, et pas de chaussures.

Population, dépopulation et repopulation
Des amis m'ayant toujours trouvés prêchant aux femmes la maternité — quoique avec des réserves — m'ont demandé de faire partie d'une croisade pour la repopulation.

Je me suis interrogée, et n'ai point répondu. Mes raisons diffèrent des appels à la morale, au sauvetage de la race. Elles participent d'un intérêt propre à chaque femme, d'un intérêt personnel. La maternité n'est pas un crime. Cela n'empêche point que refuser l'enfant reste un tort dont plus d'une femme a payé, et la famille aussi. On a beaucoup raillé Zola et son livre Fécondité. Je me suis trouvée souvent seule à la défendre sans qu'on soit arrivé à me persuader — exagération forcée de l'œuvre à thèse mise à part — que Zola n'ait pas eu raison. J'estime le content de bien des femmes bien davantage qu'une grossesse, et favorise l'épanouissement de l'égoïsme masculin. Car, en ceci, l'homme est presque toujours celui qui, du couple, régit au fardeau du monde à élever. Beaucoup de femmes ne veulent pas d'enfant par coquetterie : cette coquetterie mal entendue serait par là même très souvent victorieusement combattue. D'autres ne possèdent nullement la fibre maternelle ; elles font bien de s'abstenir. Leur nombre est moindre, toutefois, que celui des femmes qui deviennent mères avec joie, sœurs qu'elles seraient d'un appui matériel et moral, qui ne seraient pas forcément celui de l'époux.

Un tel sujet demande de sérieuses réflexions et des développements plus vastes que ceux d'articles de journaux. Pour l'instant, il s'agit de ceci, que des gens partent en campagne au cri de : « Repopulation ! » avec une inconscience et un aplomb qui font rêver.

M. Maurice de Waleffe me parait incarner le type achevé de ces précheurs, ayant le cynisme d'écrire :

« Juger de la vertu d'un sermon par celle du prédicateur, cela ne révèle pas une riche culture théologique. »

Avant d'avouer, selon le dictionnaire populaire : « Faites ce que je vous dis, ne faites pas ce que je fais ».

Je ne sais quelle influence une théorie semblable posséderait sur les femmes je doute qu'elle en persuade beaucoup. Pour moi, part, je n'ai jamais pu concevoir la morale que précède de l'exemple.

Lorsque l'on trouve « qu'il appartient maintenant aux femmes de gagner la bataille de la Mère contre la dépopulation », il ne faudrait peut-être pas que celles à qui l'on s'adresse puissent s'écrier :

« Ce monstre possède un rude aplomb ! Malheureusement, M. de Waleffe ne mérite pas seul cette exclamation. Si l'on ne commençait à s'habituer à certaines volées, on serait indigné de trouver sous certaines plumes, des exhortations virulentes à une patriotique repopulation. »

En ces jours où devrait s'élever du cœur des mères un cri farouche de désespoir et de haine, les femmes n'auraient-elles pas raison de crier à ces prophètes :

« Faisez-vous ! Le droit de parler ne vous appartient pas. »

J'ajouterais ceci : Dans un avenir proche, des milliers d'enfants vont se savoir orphelins. Je ne puis mêler ma voix à la vôtre, tant que je ne serai pas assurée que ceux-là sont, non pas même heureux, mais à l'abri du besoin. — Fanny CLAR.

UNE OPINION

Sur
A propos d'une critique malveillante qu'un journaliste anglais fit sur son récent ouvrage : La Guerre par le Monde, M. Israël Zangwill, le grand écrivain juif anglais, exposa dans la Daily Chronicle ce qu'il entendait par là.

Censuré

Les passages suivants, traduits de l'original, exposent mieux le point de vue de l'auteur que les commentaires les plus élogieux, et je les cite ici au risque de faire



« Agents du Kaiser »

« L'Internationale est au service du pans germanisme et la Socialdémocratie allemande n'est qu'une succursale de la Wilhelmstrasse. Ceux des socialistes allemands qui suivent Liebknecht ou Haase et protestent contre la politique impérialiste, jouent la comédie ; en réalité, ce sont des « compères » dont les démonstrations n'ont d'autre but que d'endormir la défiance des alliés. »

Voilà ce que raconte au bon peuple de France les Laskine, les Beaumier et une foule de niais qui sont loin d'être bêtes.

Mais les journaux qui publient les commentaires de ces gens, publient en même temps des dépêches qui nous montrent que le Kaiser a une façon toute particulière de récompenser ses « agents » : les socialistes de la minorité ; il les emprisonne.

Et cette propagande par manifestes et réunions, qu'il paye, nous dit-on, sur sa cassette personnelle, il l'encourage en la faisant interdire par ses policiers ; les manifestes sont saisis par les autorités, et les réunions, par les soins de ces mêmes autorités impérialistes, ne peuvent même pas s'ouvrir ; quand les socialistes se présentent, ils trouvent portes closes, et, comme s'il ne suffisait pas qu'ils se cassent ainsi le nez, des agents de police leur bourrent les côtes de coups de poing.

Je ne pense pas que ce soit ainsi que les gens qui apprécient les services des Beaumier et des Laskine en reconnaissent le prix.

Les journaux de ce matin nous apprennent que l'on vient d'arrêter le docteur Meyer, le directeur du « Vorwaerts », et qu'une perquisition fut opérée dans les bureaux du journal socialiste, une autre au domicile personnel de M. Meyer. « Les arrestations en masse de socialistes continuent à Berlin », nous apprenait le même telegramme.

Les socialistes de Berlin n'ont pas le monopole de ces attentions délicates. Vendredi, c'était le jour de Leipzig. Un autre « agent du Kaiser », le député socialiste Geyer, devait donner dans cette bonne ville la réunion dans laquelle il avait l'intention de parler des questions alimentaires.

Cette assemblée, dit le « Temps », qui n'est pas un organe germanophile, ni même zimmerwaldisant, cette assemblée a été interdite par la police.

C'était là des nouvelles du soir du 7 août. Voici celles que les journaux d'information publient le matin de ce même jour :

« A Düsseldorf, le socialiste Oehel a été arrêté. L'année dernière, il avait déjà fait trois mois de prison pour avoir propagé le manifeste de Zimmerwald. »

« A Eberfeld, le socialiste Jacob Koch a été mis en détention préventive. C'est le sept-

(1) The War for the World. Heinemann, éditeur, Londres.

Aux Écoutes

J'suis Censuré

POÉSIE BEAUCERONNE

Enfin ça fest, l'a fait la guerre
E'gouvernement vient d'engager
Le n'és pas cor à la frontière
Mais n'empêch' que j'ai'm le danger
J'ai eu cinquante ans aux proues
En s'occant dix j'iais trop jeune
Mais annu, malgré qu' j'is'y trop vieux
J'uis censuré !

Moué n'c'vait revé d'la franchée
D'boiffer des Boch's, d'ête un poéti !
J'os' là, j'erayon, la têt penché
Et la chais rive à mon cu !
Mais les journaloux, c'est rigole
Ils en'ill'ni, et d'is' qu'on abuse
Tout d'ê mêm', si ça nous amuse
Ils sont pas pus qu'les journaloux
J'uis censuré !

Et les chansonniers, qu'ell' s'ent' frime !
Ainsi qu'on d'êux s'is'v'nt d'mêm' mot
Au premier chanléon on l'supprime
A l'aut' on l'is'is', c'est rigole
Tout prus d'la r'it' Sainte-Appoline
Les jaloux n'ap'p'ent' : Guilloine
D'oc'm' moué ien a pas un d'êux
Des censurés !

J'n'avons qu'un but : l'salut d'la France
Voué c'est nous qui s'aurons l'pays
D'ailleurs on s'f'ait pas concurrence
Avec les censeurs d'Paris
Tu prus ien d'êux qu'is dorm'nt tranquille
Ou prus d'êux d'pruv'ne qu'is s'f'ais'nt pas d'ête
Pa'c'qu'ê s'ont c'esse d'ê's qu'êux
Les censurés !

Molennes, 18 juillet 1916.
Maurice HALLÉ.

La censure tier, s'est surpassée, comme
on l'émoigne notre première page.
Monsieur Badin, le Général N... nos ré-
dacteurs politiques, tout le monde a sa
petite et même sa grosse part de blanc.
Mais ce qui vaît surtout d'être signalé,
c'est une coupure qui fut demandée formel-

lément dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

ment dans l'article de notre collaborateur
Jean Goldsky.
Celui-ci avait osé écrire que M. Presse-

Le Parti Socialiste, la Guerre et la Paix

Les textes des résolutions

MOTION DE LA MAJORITE
En plein accord avec ses décisions antérieures (28 décembre 1915 et 9 avril 1916), le Conseil national du Parti socialiste s'affirme résolu à continuer son plein effort à la défense nationale jusqu'à la libération des territoires envahis et au rétablissement de la Belgique et de la Serbie, libres et indépendantes.

Repoussant à nouveau le dangereux divisionnisme de Zimmerwald et de Kienthal :
Il condamne comme antisocialiste toute thèse qui ne proclame pas nettement le droit de se défendre pour un pays attaqué ;
Il affirme que le devoir socialiste international est de déterminer quel est le gouvernement agressif et de lutter contre lui tout l'effort des prolétaires de tous les pays pour préserver les peuples du déchaînement ou de la durée de la guerre.

S'inspirant de la motion du Congrès de décembre 1915, il constate et enregistre les efforts croissants de certaines fractions de la social-démocratie allemande pour se dégager de la politique impérialiste. Mais il rappelle que la reprise des relations internationales a été liée par lui à des conditions qui ne sont pas encore réalisées.

Les diverses sections de l'Internationale n'ont point encore tenu leurs congrès respectifs. Elles n'ont pas, en conséquence, selon les prescriptions du Congrès de décembre 1915, tenu chacune un congrès national. Le Conseil national, conformément aux principes fixés par l'Internationale elle-même, savoir :

1° Répudiation de l'impérialisme et des politiques de conquête ;
2° Affirmation du droit pour les peuples à disposer d'eux-mêmes et pour les nationalités ou fractions de nationalités violentées à fixer elles-mêmes leur statut ;
3° Protestation contre les violations du droit international et des neutres placés sous la garantie de l'Europe ;
4° Examen et proclamation des responsables de l'origine de la guerre et garanties à exiger pour l'établissement d'une paix durable ;
5° Reconnaissance du droit de défense du prolétariat du pays attaqué et du devoir du prolétariat international de secourir ses efforts.

En attendant que soit possible sur ces bases la reprise des rapports internationaux, le Conseil national décide d'organiser, dès que possible, une réunion des socialistes des pays alliés dans laquelle seront présentés les conditions économiques et politiques d'une paix durable, qu'ils s'efforceront ensuite de faire triompher.

Le Conseil national demande au Parti, à tous ses représentants d'obtenir du gouvernement des déclarations fermes et nettes sur les buts de guerre de la France. Plus le concours du socialisme français à la défense nationale est considérable et soutenu, plus il a le droit et le devoir d'exiger du gouvernement qu'il affirme hautement sa volonté d'une paix durable basée sur la réparation du droit violé en 1914, le rétablissement dans leur indépendance des nations opprimées, parmi lesquelles il faut mettre au premier rang la Pologne, la répudiation formelle de toute annexion, l'acceptation des garanties de droit et d'arbitrage international.

Le Conseil national charge aussi ses élus d'exiger du gouvernement les mesures qui, par l'exécution des engagements pris, doivent fortifier la direction de la guerre pour une victoire rapide et décisive. Le Conseil national sur ses délégués au gouvernement de défense nationale pour qu'ils continuent d'exercer leur pression dans les conseils du gouvernement afin d'aboutir à une organisation plus énergique et plus complète de l'action militaire et diplomatique de la France et de ses alliés.

MOTION DE LA MINORITE

On doit, à mon avis, apporter le moins de restrictions possible à la liberté de la presse qui, malgré de grandes difficultés, fait son devoir dans une juste appréciation de ses responsabilités.

(Discours du chancelier Bethmann-Hollweg au Reichstag.)

Deux mesures...
Deux lois...
La censure nous interdit formellement une nouvelle fois de publier la motion de la minorité socialiste.

Nos lecteurs trouveront ce texte dans l'« Humanité » d'aujourd'hui (page 1, 6^e colonne), qui a pu le publier dans des conditions sur lesquelles nous aurons à revenir.

« La censure doit s'exercer dans la mesure où la défense nationale est intéressée, mais les fonctionnaires seront responsables personnellement. »

(Décision du Comité Central du Reichstag.)

Comme tous nos confrères du soir, nous nous sommes vu interdire la publication du texte de la motion minoritaire — texte paru depuis dans l'Humanité.

Le vote sur la priorité — le seul qui ait une valeur certaine — a donné les résultats suivants :

Motion de la minorité..... 1.836 mandats.
Motions de la majorité..... 1.081
Absentions 17
Absent 46

CE SOIR

Théâtres
OPERA-COMIQUE. — Relâche.
TRIANON-LYRIQUE. — 8 h. St Pétais Roi.
PORTE-SAINT-MARTIN. — Tous les soirs (sauf lundi), à 8 h. 15. La Flamée. Jeudi et dimanche, 8 h. 15. Mme Jeanne Dorval, MM. Jean Kemm et Catinettes.
VARIETES. — 8 h. 30. La revue. — L'École du Pison.
NOUVEL-AMBIGU. — 8 h. 15. Le Chemineau. Mardi, jeudi, samedi, dimanche. Dimanche, matinée à 2 h. 15. Mme Moreno, MM. Daragon, Gazalis.
RENAISSANCE. — 8 h. 10. L'Hotel du Libre.
PALAIS-ROYAL. — 8 h.